



Il y a quelques jours, le Tessin a investi les établissements scolaires du canton de Fribourg à l'occasion de la Semaine de la Suisse italienne. Reportage

# Fini les clichés sur le Tessin



Tessinois et Fribourgeois se sont réunis lors de la Semaine de la Suisse italienne lors de présentations orales. Héroïse Hess

« JOANNE FONTANA

**Langue** » «Avant la présentation, un petit quiz: quel est le chef-lieu du Tessin?» C'est ainsi que la professeure de français Cosima Frieden débute son cours dans sa classe de première année au Collège Sainte-Croix à Fribourg. «Bellinzzone, Madame, trop facile!» répond une voix perdue dans le brouhaha des élèves. «Alors citez-moi trois plats typiquement tessinois.» Les choses se gâtent. On entend la pizza et les pâtes, mais décidément, pas de bonne réponse. C'est ce genre de stéréotypes que la Settimana della Svizzera italiana (la Semaine de la Suisse italienne, ndlr), qui s'est déroulée du 23 au 27 avril dernier, tente de combattre.

L'Université de la Suisse italienne, à Lugano, et plus précisément son

bureau più italiano, est à l'origine de cette manifestation qui en est à sa 8<sup>e</sup> édition. Mais pour le canton de Fribourg, c'est une première. «Nous cherchons à promouvoir dans les autres cantons la langue et la culture de la Suisse italienne, au sein des collèves», explique Lucie Bourban, collaboratrice au bureau più italiano. Ainsi, les collèves du Sud, de Saint-Michel, de Gambach, le Gymnase intercantonal de la Broye et le collège Sainte-Croix ont participé à l'événement. Ce dernier s'est démarqué en organisant un échange avec une classe tessinoise. «J'ai été contacté par Tania Capra, enseignante d'italien à Sainte-Croix», raconte Gabriele Gatti, professeur au lycée cantonal de Locarno. «Mon directeur et

moi avons adoré l'idée, nous n'avons pas hésité.»

**Des sacs avec des proverbes**  
L'idée de Tania Capra était la suivante: en février, sa classe d'option spécifique italienne devait se rendre trois jours à Locarno. Italophones et Fribourgeois se sont alors mélangés pour former des groupes de quatre élèves, afin de préparer une présentation liée à la Suisse italienne qui allait être adressée aux différentes classes fri-

## Elle aura réussi à titiller leur curiosité

bourgeoises à l'occasion de la Semaine de la Suisse italienne. «L'enjeu était à la fois culturel et linguistique», explique Tania Capra. «Les italophones devaient prendre la parole en français ou en allemand, les francophones, en italien.»

Mais la Semaine de la Suisse italienne ne se limitait pas à cet échange. Un des moments forts fut sans doute l'organisation d'un débat sur la question de l'amélioration des rapports entre les cantons du Tessin et Fribourg, gratifié de la présence de Dominique de Buman, conseiller national PDC. Enfin, une classe d'option spécifique art visuel du Collège Sainte-Croix a monté un projet axé sur les proverbes français et leurs équivalents italiens et allemands, donnant naissance à des sacs originaux ayant nécessité un travail de graphisme, de lettrage et d'illustration. Autant d'activités qui ont, d'après les avis récoltés, unanimement conquis les élèves des deux cantons. En sus, elle aura réussi à titiller leur curiosité, puisqu'ils chuchotent discrètement leur envie d'en voir davantage du Tessin et de Fribourg. »

## PARLE-MOI DE TA CAUSE!



Le travail de Marie mêle observation et accompagnement. DR

## Documenter la situation au Proche-Orient

Marie Bovet, 26 ans, est partie trois mois en Cisjordanie avec 24 autres volontaires. Leur mission: accompagner la population et documenter la situation.

«A la suite de l'obtention de mon master en Sciences politiques, j'ai décidé de partir observer ce que j'avais vu pendant mes études. J'avais un réel intérêt pour le travail de terrain et l'histoire du conflit israélo-palestinien. Je voulais voir ce que c'était vraiment, par rapport à ce qu'on lit et entend. Je me suis donc engagée avec le Programme d'accompagnement œcuménique en Palestine et Israël, une organisation active depuis une quinzaine d'années en Cisjordanie.

Sur place, notre mission est double. On devient des observateurs internationaux des droits humains et des accompagnateurs de la population afin de limiter les violences militaires. Notre présence se veut donc protectrice. Par exemple, dans les villages palestiniens entourés de colonies israéliennes, il est fréquent que l'armée israélienne entreprenne des raids nocturnes ou que les colons attaquent ou harcèlent la population locale. Lorsque cela arrivait, on y allait; on était filmé car tout est toujours sous contrôle. C'est une manière de montrer qu'on était là. Le travail de documentation est aussi important. Chaque violation du droit international fait l'objet d'un rapport particulier. Ces derniers sont ensuite redirigés auprès d'autres organisations comme l'ONU ou la Croix-Rouge.

Un élément m'a particulièrement interpellé: tous les niveaux sociaux sont touchés par l'occupation. A Tulkarem, où j'étais basée, checkpoints, contrôles divers, arrestations et destructions de maisons font partie du quotidien de la population. En Israël c'est autre chose, la majorité des gens sont très peu au courant de ce qu'il se passe. Les deux réalités sont très différentes.

Le but de l'organisation est de parvenir à une solution viable et pacifique pour les deux populations. Ma mission continue aujourd'hui en Suisse en informant les gens sur le quotidien des habitants de cette région. »

## RETROUVEZ-NOUS AUSSI EN LIGNE

«Les tribulations identitaires d'un émigré»

+ laliberte.ch/jeunes

# La rue en noir et blanc de Mazlum Kūsne

**Coup de cœur** » Mazlum Kūsne, 22 ans, est passionné de photographie depuis plusieurs années. La rue est son terrain de jeu.

On ne le remarque pas dans les rues, tant il sait se faire discret. Pourtant, depuis trois ans, Mazlum Kūsne ne sort jamais sans son appareil photo. Il regarde autour de lui, et photographie discrètement ses sujets favoris: les gens qui ont du charisme. «J'aime beaucoup tirer le portrait des personnes âgées ou des enfants, car ils ne se gênent pas quand ils sont dans la rue», précise-t-il.

Ce jeune homme a toujours baigné dans le milieu de l'image: son père était lui aussi photographe. Cet étudiant de 22 ans a commencé à photographier lorsqu'il a reçu son premier appareil pour ses 16 ans. S'ensuivirent des balades spécialement dédiées à cette activité, jusqu'à ne plus sortir de chez lui



Pour Mazlum, la rue est un terrain de jeu. A droite, une image de l'artiste. Margot Knechtle/Mazlum Kūsne



sans un appareil. Cette manière de travailler ne l'a jamais quitté depuis.

C'est en noir et blanc que son style s'est développé. Ainsi, les couleurs ne peuvent pas perturber celui qui

contemple l'image. «On a vite fait de regarder une photo avec de mauvaises couleurs et de dire qu'elle est moche», justifie Mazlum. En noir et blanc, le spectateur ne s'attarde que sur sa com-

position, son sujet et la manière dont elle a été prise. C'est le plus important pour le Fribourgeois. Il commence malgré tout à se familiariser avec la photographie couleur, mais ne s'est pas

encore totalement accoutumé à ce nouveau genre: «C'est assez difficile de gérer les couleurs, je préfère travailler avec le noir et blanc.»

Après la furtive prise de vue d'une cliente d'un café, Mazlum explique qu'il n'aime pas recevoir d'avis. Malgré un compte Instagram bien garni, le jeune photographe préfère de plus en plus poster ses clichés sur son site internet, où personne ne peut les commenter. «Si une photo que j'aime obtient moins d'avis positifs qu'une autre, j'ai tendance à remettre en question, à dévaloriser le travail que j'ai fourni», explique-t-il. Si Mazlum occupe tout son temps à la photo, il ne se voit pas faire de sa passion son métier: «La photo de rue n'est pas vraiment un moyen de gagner sa croûte.» Aussi profite-t-il de ce qu'il fait aujourd'hui sans se soucier de voir comment ça évoluera. Mazlum vit presque en instantané. »

MARGOT KNECHTLE